

CHAPITRE XII

L'ARMÉE DE LA LOIRE (du 10 novembre au 13 décembre).

L'armée de la Loire après Coulmiers. — Inaction. — Les Prussiens se concentrent. — Premiers engagements. — Bataille de Beaune-la-Rolande (28 novembre). — Nouvelles de l'armée de Paris. — L'armée de la Loire prend l'offensive. — Combat de Villepion (1^{er} décembre). — Confiance de l'armée. — Bataille de Loigny (2 décembre). — Les Bavarois à Goury. — Combat de Poupry. — L'armée bat en retraite. — Bataille d'Artenay (3 décembre). — Les Allemands reprennent Orléans. — L'armée de la Loire forme deux armées. — Chanzy, commandant de la 2^e armée, opère sa retraite sur le Loir. — Combat de Josnes. — Retraite sur Vendôme. — DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES.

Longtemps encore, lorsqu'on agitera cette émouvante question de savoir si nous pouvions, malgré l'acharnement de la fortune et notre infériorité matérielle, triompher de l'invasion allemande, longtemps on se demandera pourquoi, au lendemain de la bataille de Coulmiers qui ouvrait au général d'Aurelle de Paladines la route de Paris par Étampes et Pithiviers, l'armée de la Loire demeura dans les positions qu'elle venait de conquérir et ne s'efforça point par un mouvement audacieux, qui paraissait en même temps un acte de prudence, d'arriver sous les murs de la capitale avant que l'armée du prince Frédéric-Charles, rendue disponible par la capitulation de Metz (27 octobre), ne vint apporter son secours aux Allemands battus. Le général d'Aurelle se contentait de couvrir Orléans, de surveiller l'ennemi, de le harceler par des pointes en avant, comme celle qu'on fit jusqu'à Vialon où le prince Albrecht de Prusse fut contraint de fuir, abandonnant sur sa table le plan de campagne à lui envoyé par le grand-duc de Mecklembourg; ou bien encore le général faisait couper par de larges fossés, intercepter par des blocs de pierre la forêt d'Orléans, mais de marche en avant et de mouvement rapide vers Paris il n'était pas question. Le général d'Aurelle de Paladines annonce la publication d'un livre relatif à ces événements, où il fera connaître les raisons, bonnes ou mauvaises, et les causes de son retard; mais le livre n'a pas encore paru à l'heure où nous écrivons ces lignes. Nous pouvons cependant deviner que le général arguera du peu de cohésion de ses troupes, de l'état de son matériel de guerre, de l'équipement de ses légions. Il venait cependant, avec ces mêmes bataillons, de culbuter une armée compacte, l'armée victorieuse de Ba-

zeilles, et on peut dire que la faculté d'oser, faculté qui jadis était la qualité de notre race, manqua au général d'Aurelle de Paladines comme au plus grand nombre de nos généraux. M. d'Aurelle de Paladines n'osa point, et, contraignant ses soldats à demeurer pendant de longues et mortelles journées dans des campements boueux, il usa dans une stérile attente leur énergie qui ne demandait qu'à se dépenser dans l'action. Pendant ce temps, le prince Frédéric-Charles s'avancait des bords de la Moselle aux bords de la Loire. Il envoyait d'abord des renforts à Werder qui combattait dans l'Est; puis, à marches forcées, il gagnait Pithiviers par Troyes, Sens, Nemours et Puiseaux. Il établissait son quartier général à Pithiviers le 21 novembre. Depuis onze jours, le général d'Aurelle n'avait pas avancé d'une lieue. A ce moment même, von der Thann, concentré à Étampes, recevait des secours de l'armée cantonnée autour de Paris, et le grand-duc de Mecklembourg menait à Chartres ses troupes. Au lieu de 40 ou 50,000 hommes que l'armée française avait devant soi quinze jours auparavant, c'était maintenant plus de 120,000 hommes et près de 400 bouches à feu.

L'armée de la Loire, sous les ordres du général en chef d'Aurelle de Paladines, comprenait cinq corps d'armée: le 15^e, commandé par le général Martin des Pallières, et qui couvrait Orléans; les 18^e et 20^e corps, sous les ordres du général Bourbaki, récemment arrivé de l'armée du Nord qu'il commanda un moment (1) (ces corps formaient la droite de l'armée de la Loire et se concentraient en avant de la forêt d'Orléans, sur la route de Pithi-

(1) Bourbaki ne commanda point durant ces journées. Il ne put arriver à temps. Le 18^e corps eut pour chef le colonel Billot, plus tard général dans l'Est.



LA GUERRE EN PROVINCE. — Un coin du champ de bataille d'Artenay.

viers); enfin, à la gauche de l'armée, les 16^e et 17^e corps, sous les ordres des généraux Chanzy et de Sonis. Une division de cavalerie, établie à Saint-Lyé, reliait l'aile droite à l'aile gauche. Une série d'épaulements, de retranchements, d'ouvrages défendus par de grosses pièces de marine formaient, en outre, en avant d'Orléans une ligne défensive que les marais de la Conie, impraticables en hiver, rendaient plus solide encore (1). L'attitude du général d'Aurelle était donc l'expectative. Il renonçait à l'attaque. Au contraire, il attendait l'assaut de l'ennemi. On sait que le soldat français, heureux lorsqu'il marche en avant, n'aime que les combats de ce genre: la patience n'est pas une de nos vertus.

Au surplus, puisque l'armée de la Loire avait donné aux armées allemandes le temps de se réunir, le moment n'était pas éloigné où celles-ci prendraient l'offensive. Le général de Sonis, qui marchait entouré de ses éclaireurs algériens, Kabyles combattant pour la France, en était déjà venu aux mains le 25 novembre, à Yèvres, avec les Allemands et les avait repoussés jusqu'au delà de Brou. Mais, averti que le grand-duc de Mecklembourg s'avancait sur Châteaudun, le 17^e corps se replia, suivi de près par de fortes reconnaissances de l'ennemi (2).

(1) Voy. sur les opérations de l'armée de la Loire un excellent résumé des opérations de d'Aurelle et de Chanzy publié par la *Revue politique et littéraire* (septembre 1871).

(2) Ce même jour, 26 novembre, à Lorcy (Loiret), eut lieu un engagement entre le 7^e chasseurs à cheval et les Prussiens, retranchés dans le village, au nombre de six mille, infanterie et cavalerie. Les Français ne comptaient

Le 29, l'armée de Mecklembourg forçait à la retraite le général Digard et les francs-tireurs Lipowski, placés sur notre flanc gauche, et, dès le lendemain, le plan de l'ennemi apparut clairement, lorsque les avant-postes de Patay aperçurent le défilé de l'armée du grand-duc de Mecklembourg qui, après avoir menacé le Mans durant les derniers jours, revenait au contraire du côté de Frédéric-Charles pour opérer de concert avec lui contre notre armée et attaquer notre gauche.

Nous venions déjà, sur notre droite, d'éprouver la force de l'ennemi en des combats glorieux, comme celui de Ladon, ou acharnés comme celui de Beaune-la-Rolande. Mais ces combats nous coûtaient cher. Cette aile droite de notre armée était

que six cents hommes. Le combat, qui ne dura que vingt minutes, fut très-sanglant et coûta, entre autres, seize officiers aux Prussiens. Les Français perdirent le lieutenant-colonel Girard qui commandait l'attaque, et le capitaine Gandon, tué d'une balle au front au moment où, pour la seconde fois, il chargeait à la tête de son escadron. Un jeune brigadier nommé Henri Devienne, ralliant quelques soldats, pénétra dans le village par une rue latérale, franchit les lignes prussiennes et là, se trouva seul, entouré d'une vingtaine d'ennemis. Il fit face aux assaillants, en frappa et blessa plusieurs de son sabre et se défendit longtemps contre six cavaliers prussiens. Son cheval fut tué; il s'en fit un rempart et combattit encore. A la fin, blessé et épuisé, il laissa échapper son sabre. Les cavaliers prussiens, s'éloignant alors, déchargèrent leurs pistolets sur ce brave jeune homme et le percèrent de six balles. Ce courageux soldat était parvenu à s'échapper de Sedan après la capitulation.

Furieux des pertes qu'ils avaient subies dans ce combat, où l'avantage leur était pourtant resté, les Prussiens emmenèrent comme otages le curé et une quinzaine d'habitants, qui ne recouvrèrent leur liberté qu'après un séjour de deux mois en Prusse.

(Lettre de M. Fr. Devienne.)

d'ailleurs la plus pauvre en équipements et la moins disciplinée. Elle était composée de troupes rassemblées depuis peu, et sa bravoure ne pouvait suppléer à son organisation. Le corps d'armée du général Crouzat, venant de Gien, passant par Montargis et par Ladon, qui venait d'être brûlé et pillé, se trouvait, le 28 novembre, après le combat de Juranville-sur-Maizières, en face de Beaune-la-Rolande. Ce corps, où se trouvaient des zouaves, des troupes de ligne, les mobiles du Loiret, des Deux-Sèvres, pouvait certes canonner Beaune, en déloger les Prussiens, et déjà l'artillerie se préparait à incendier la ville et à fouiller les bois de la vallée avec des obus à balles. Deux heures après, l'armée fut entrée dans Beaune, fortifiée, barricadée, et comme imprenable pour l'infanterie. Le général Crouzat ne consentit pas au bombardement. De cinq minutes en cinq minutes, il fit envoyer un obus sur Beaune-la-Rolande, et après avoir, en quelque sorte, averti les Prussiens qu'on allait donner l'assaut, il jeta ses troupes sur le village, à l'arme blanche.

Nos soldats s'élancèrent bravement, chassant les Allemands, les battant dans les bois et dans la vallée qu'ils emplissaient, les poursuivant d'un même élan, jusque dans Beaune; mais là, à quatre heures du soir, arrêtés par les barricades, les ouvrages construits depuis longtemps et les maisons crénelées, force leur fut de s'arrêter. A ce moment même, les Prussiens, qui tout à l'heure se disposaient à lever le camp, recevaient un renfort de trois régiments brandebourgeois, flanqués d'une nombreuse artillerie.

Nous avions cependant des canons aussi. Ils se mettaient décidément en ligne, mais trop tard, à quatre heures du soir seulement, de petites pièces de 4, et les batteries ne comptant que quatre pièces. Depuis sept heures du matin, cette artillerie, placée loin de Beaune, à l'arrière-garde, était inactive, les officiers ne recevant pas d'ordre, et assis sur les prolonges, mangeant du poulet, tout en écoutant le bruit d'un combat, dont ils eussent fait un triomphe. En une heure de temps, lorsqu'ils entrèrent en bataille, ils eurent foudroyé les maisons où se blottissaient les Prussiens. Mais, je le répète, il était trop tard. La journée ne nous appartenait plus. Les attaques à la baïonnette devenaient inutiles, impossibles. Le nombre des ennemis croissait à tout moment. Il fallut battre en retraite. A neuf heures du soir, on s'éloignait, le soldat mécontent et maugréant, car il avait en quelque sorte touché du doigt la victoire. En effet, on pouvait ce jour-là arriver jusqu'à Pithiviers où les Allemands entassaient leurs approvisionnements. Mais il était dit que cette campagne serait, jusqu'à la fin, marquée du même cachet fatal. Jusqu'au matin, dans la nuit, le froid et la boue, le 20^e corps d'armée continua de reculer. Il recula ainsi jusqu'à Saint-Loup,

jusqu'au pont de Jargeau, et le général Crouzat n'en télégraphiait pas moins que l'affaire de Beaune-la-Rolande était une victoire. Disons, il est vrai, que le prince Frédéric-Charles n'avait pas cru conserver sans danger la position de Beaune, et qu'il l'avait abandonnée pendant la nuit, après avoir incendié les maisons (1).

En présence de l'attitude menaçante de l'ennemi, il fallait prendre un parti rapide et décisif. Le gouvernement de Tours venait de recevoir la nouvelle de la sortie de Ducrot, et, à cause de cette erreur géographique qui faisait prendre le village d'Épinay sous Paris pour celui d'Épinay sur Orge, il croyait déjà que l'armée parisienne avançait rapidement. Qu'on en juge par la proclamation suivante qu'allait lancer, deux jours après, M. Gambetta.

« L'affaire a été rapportée à Paris par le général Trochu. Ce rapport, où on fait l'éloge de tous, ne passe sous silence que la grande part du général Trochu à l'action; ainsi faisait Turenne. Il est constant qu'il a rétabli le combat sur plusieurs points en entraînant l'infanterie par sa présence. Durant cette bataille, le périmètre de Paris était couvert par un feu formidable, l'artillerie fouillant toutes les positions de la ligne d'investissement.

« L'attaque de nos troupes a été soutenue pendant toute l'action par des canonniers lancés sur la Marne et sur la Seine. Le chemin de fer circulaire de M. Dorian, dont on ne saurait trop célébrer le génie militaire, a coopéré à l'action à l'aide de wagons blindés faisant feu sur l'ennemi. Cette même journée du 30, dans l'après-midi, a donné lieu à une pointe vigoureuse de l'amiral La Roncière, toujours dans la direction de l'Hay et Chevilly.

« Il s'est avancé sur Longjumeau et a enlevé les positions d'Épinay, au delà de Longjumeau, positions retranchées des Prussiens qui nous ont laissé de nombreux prisonniers et encore deux canons.

« A l'heure où nous lisons la dépêche de Paris, une action générale doit être engagée sur toute la ligne. L'attaque du sud du 1^{er} décembre doit être dirigée par le général Vinoy.

« D'aussi considérables résultats n'ont pu être achetés que par de glorieuses pertes: deux mille blessés. Le général Renault, commandant le 2^e corps, et le général La Charrière ont été blessés.

« Le général Ducrot s'est couvert de gloire, et a mérité la reconnaissance de la nation.

« Les pertes prussiennes sont très-considérables.

« Tous ces renseignements sont officiels, car ils sont adressés par le chef d'état-major général, le général Schmitz.

« Le génie de la France, un moment voilé, réapparaît.

« Grâce aux efforts du pays tout entier, la victoire

(1) Ch. de Freycinet, *La Guerre en province*.

nous revient, et, comme pour nous faire oublier la longue série de nos infortunes, elle nous favorise sur presque tous les points. En effet, notre armée de la Loire a déconcerté, depuis trois semaines, les plans des Prussiens et repoussé toutes leurs attaques. Leur tactique a été impuissante sur la solidité de nos troupes, à l'aile droite comme à l'aile gauche.

« Etrépany a été enlevé aux Prussiens et Amiens évacué à la suite de la bataille de Paris.

« Nos troupes d'Orléans sont vigoureusement lancées en avant. Nos deux grandes armées marchent à la rencontre l'une de l'autre. Dans leurs rangs chaque officier, chaque soldat sait qu'il tient dans ses mains le sort même de la patrie; cela seul les rend invincibles. Qui donc douterait désormais de l'issue finale de cette lutte gigantesque?

« Les Prussiens peuvent mesurer aujourd'hui la différence qui existe entre un despote qui se bat pour satisfaire ses caprices et un peuple armé qui ne veut pas périr. Ce sera l'éternel honneur de la république d'avoir rendu à la France le sentiment d'elle-même; et, l'ayant trouvée abaissée, désarmée, trahie, occupée par l'étranger, de lui avoir ramené l'honneur, la discipline, les armes, la victoire.

« L. GAMBETTA. »

Dans l'après-midi du 30 novembre, une dépêche de Tours annonçait à M. d'Aurelle de Paladines le départ de M. Freycinet, délégué du ministre de la guerre, pour le quartier-général. A neuf heures du soir arrivait M. de Freycinet, accompagné de M. de Serres. Il conseillait, il commandait une action générale qui, décisive quinze jours auparavant, était plus douteuse aujourd'hui, à cause de l'accumulation des forces allemandes. Il s'agissait de porter en avant, d'un mouvement, les 16^e, 17^e, 15^e, 20^e et 18^e corps sur Pithiviers, de battre les Prussiens par ces efforts combinés et de marcher à la rencontre de Ducrot qui, à n'en pas douter (cruelle illusion, hélas!) avait devant Paris, percé les lignes prussiennes. On se donnerait la main à Pithiviers. Les généraux d'Aurelle de Paladines, Chanzy et Borel hésitèrent un moment, puis, deux heures et demie après, convaincu que Ducrot tenait la campagne, ils se résolurent à marcher de l'avant. Le 17^e corps (Martin de Pallières) couvrirait Orléans, au besoin soutenu par le 21^e (général Jaurès) à peine constitué mais déjà en ce moment à Vendôme. Le 15^e corps, pivotant autour du 16^e, remonterait vers la gauche, et le 17^e servirait de réserve au 16^e. On allait combattre, dans de vastes plaines, dans un pays coupé de bois où s'abritait l'ennemi. Du haut d'observatoires artificiels ou du sommet des clochers, les Allemands pouvaient facilement observer les mouvements de nos troupes.

Tout était à notre désavantage. Nous n'avions guère que 280 canons à opposer à la formidable artillerie allemande, et, parmi nos corps d'armée, le 15^e seul était absolument solide. Mais, à cette heure de confiance, l'armée, enthousiasmée par la nouvelle des victoires (qu'elle croyait complètes) de Ducrot n'eût pas hésité à se jeter sur un ennemi deux fois plus nombreux. L'illusion pouvait nous être une force. On la mit en toute hâte à profit.

A ce moment même, l'armée allemande poussait ses hurrahs en écoutant la lecture de ce sinistre ordre du jour:

Sens, 1^{er} décembre 1870.

« Soldats,

« Déployez toute votre activité; marchons pour partager cette terre impie.

« Il faut exterminer cette BANDE DE BRIGANDS qu'on appelle l'armée française.

« Le monde ne peut rester en repos TANT QU'IL EXISTERA UN PEUPLE FRANÇAIS.

« Qu'on les divise en petites parties, ils se déchireront entre eux, mais l'Europe sera tranquille pour des siècles.

« Soldats! vous qui avez du cœur, le moment est venu de vaincre ou de mourir!

« FRÉDÉRIC-CHARLES. »

Cette proclamation digne d'un condottiere d'autrefois indiquait d'ailleurs que le prince n'était pas sans inquiétude et que les deux armées étaient prêtes à se livrer des combats acharnés. L'heure était solennelle et la pauvre France jouait son salut sur un coup de dés sanglants.

L'armée de la Loire allait maintenant attaquer. Atteinte à l'aile droite, depuis Beaune-la-Rolande, elle voulait frapper l'ennemi de son aile gauche. Le plan de bataille était celui-ci; marche du 16^e corps sur Janville et Toury, le 17^e corps le suivant de près et, le 2 décembre, mouvement concentrique des 15^e, 18^e et 20^e corps se portant ensemble et à leur tour sur Pithiviers.

A dix heures du matin, le 1^{er} décembre, tout le 16^e corps, avec ses trois divisions (1^{re} division, Jauréguiberry, 2^e, Barry, 3^e, Morand) était en marche. L'amiral Jauréguiberry avait pour objectif le village de Terminiers. Le général Barry devait s'établir entre Terminiers et Sougy et le général Morand se dirigeait vers la droite du village de Sougy. Mais, dans sa marche, l'amiral Jauréguiberry, apercevant sur sa gauche un mouvement menaçant de l'ennemi, se porte vers Guillonville. L'artillerie bavaroise était postée entre Gommiers et Terminiers. Elle couvre d'abord nos troupes de ses obus, mais l'amiral fait avancer ses batteries qui ripostent, puis lance sur Gommiers ses chasseurs qui emportent d'assaut le village. Guillonville est en même temps

évacué par l'ennemi. Terminiers va l'être bientôt. Maintenant, c'est une autre ligne de villages, c'est Faverolles, Villepion, Nonneville qu'il faut enlever après Gommiers. L'amiral lance de ce côté le 37^e de marche et le 33^e mobiles. Ces braves régiments, faisant un feu d'enfer, criblent l'ennemi et le forcent à reculer. « En une heure, dit M. Auguste Boucher (1) à qui nous empruntons quelques-uns de ces détails, les mobiles de la Sarthe brûlaient 8,000 cartouches ; le soir, le 3^e bataillon du 37^e en avait brûlé 49,284. » Il fallut bien que devant cette impétueuse attaque, les Allemands cédassent le terrain. Sa droite, tout entière, enfoncée, se replia sur Orgères, à la nuit tombante, entraînant dans sa défaite M. de Tann et son état-major.

En même temps, Villepion était enlevé à la baïonnette par la 2^e brigade qu'électrisait cet homme dont la bravoure est depuis ce temps légendaire dans l'armée, l'amiral Jauréguiberry. « Il faut le chercher là où le feu est le plus fort » disent les soldats. Son petit cheval dont le trot le fait sautiller, est avec son cavalier partout où le danger passe. Calme, souriant, intrépide, l'amiral a, même sous les balles, une bonne parole pour ses soldats. Il leur donne la confiance et leur communique l'alacrité quasi-joyeuse, l'activité nerveuse de son tempérament brusque. Toute sa division mérita le lendemain d'être mise à l'ordre du jour de l'armée. Lui mérite de demeurer à l'ordre du jour de l'histoire.

La ligne entière de l'ennemi était enfoncée et ses positions enlevées nous restaient victorieusement. Ces combats du 1^{er} décembre qui prirent le nom de combat de Villepion donnaient à l'armée une absolue confiance que vint bientôt doubler la proclamation suivante adressée par d'Aurelle de Paladines à ses troupes :

« Officiers, sous-officiers et soldats de l'armée de la Loire,

« Paris, par un sublime effort de courage et de patriotisme, a rompu les lignes prussiennes.

« Le général Ducrot, à la tête de son armée, marche vers nous.

« Marchons vers lui avec l'élan dont l'armée de Paris nous donne l'exemple.

« Je fais appel aux sentiments de tous les généraux comme des soldats.

« Nous pouvons sauver la France.

« Vous avez devant vous cette armée prussienne que vous venez de vaincre sous Orléans : vous la vaincrez encore.

« Marchons donc avec résolution et confiance en

(1) Bataille de Loigny avec les combats de Villepion et de Poupry. (Orléans, in-18.)

avant, sans calculer le danger. Dieu protégera la France.

« Quartier général de Saint-Jean.

« 1^{er} décembre 1870, 5 heures 35 minutes du soir. »

Qu'on la compare à la proclamation sauvage adressée, à la même date, par le prince Frédéric-Charles à ses soldats et qu'on dise de quel côté est non-seulement le bon droit mais le bon ton.

A huit heures du soir, M. Gambetta télégraphiait, relativement à la sortie de Ducrot, la longue et curieuse dépêche que nous avons fait connaître plus haut.

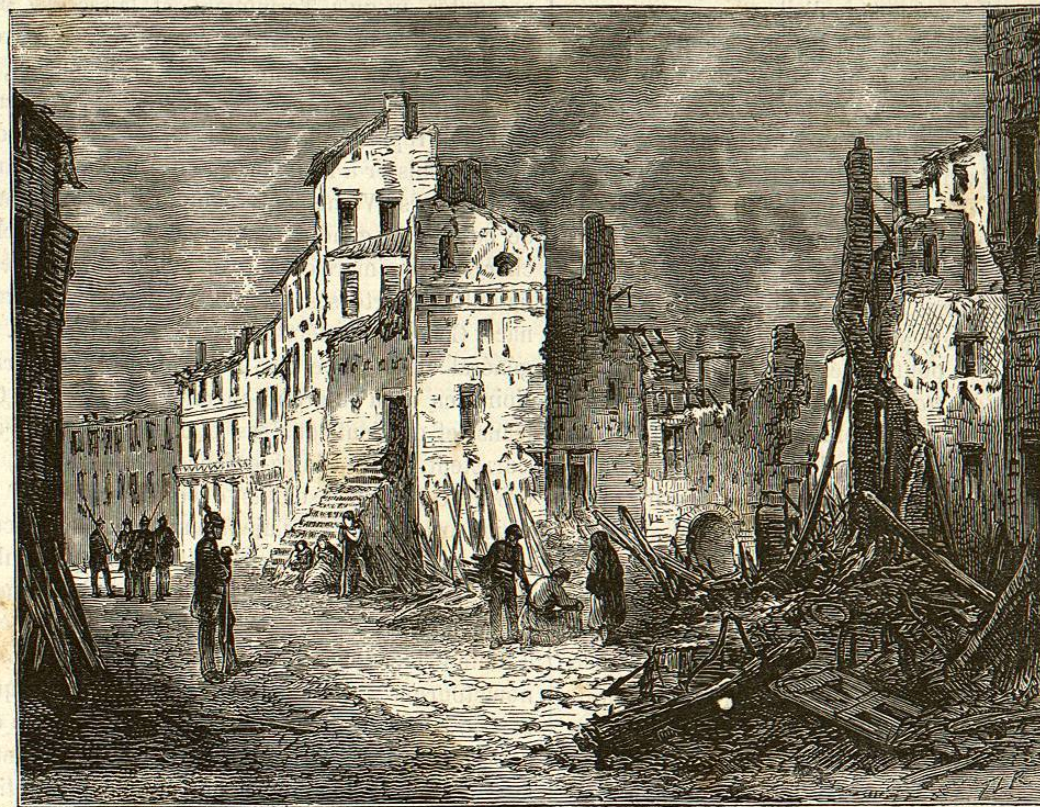
Le lendemain, au réveil, les officiers de l'armée de la Loire se communiquaient ainsi l'heureuse nouvelle sur des billets écrits au crayon et distribués dans le campement : « Grande victoire par le général Ducrot qui a forcé les lignes ennemies (1). » Nous nous souvenons, de notre côté, d'avoir entendu affirmer à Champigny, durant le combat, à des mobiles de Seine-et-Marne que l'armée de la Loire était aux prises avec l'ennemi devant Versailles. Nous allions, des deux côtés, retomber à demi-brisés du haut de ces décevantes illusions.

L'armée de la Loire en ressentit un espoir profond. Lorsque, à neuf heures du matin, le général de Sonis, qui commandait le 17^e corps, offrit au général Chanzy de le soutenir : « Soyez sans crainte, répondit Chanzy, nous coucherons ce soir à Toury. » Chefs et soldats maintenant ne croyaient plus qu'à la victoire. Cette fois, il s'agissait pour le 16^e corps de gagner Janville après avoir enlevé à l'ennemi Orgères, Loigny, Lumeau, Poupry, toute une nouvelle ligne de défense. L'ennemi, au contraire, croyait que l'objectif des Français était non pas de s'efforcer de gagner du terrain, mais d'envelopper et d'écraser l'armée du grand-duc de Mecklembourg pour se retourner vers Frédéric-Charles et le combattre. Les Bavaois, massés entre Orgères et Tanon, leur centre à la Maladrerie, attendaient le choc de nos troupes, tandis que von Treskow et la 17^e division prussienne s'avancerait vers Lumeau et que la division du général von Wittich (la 22^e) nous disputerait Poupry, prête à nous tourner au besoin. A la droite de l'armée du grand-duc la cavalerie du prince Albrecht, manœuvrant vers Cormainville, essaierait de nous prendre à revers.

Lorsque l'armée française s'ébranla pour attaquer les positions ennemies, il n'y avait qu'une pensée et qu'un cri dans ses rangs : « A Paris ! Nous allons à Paris ! (2). » Sous ce clair soleil

(1) Auguste Boucher, Loigny, page 32.

(2) Auguste Boucher.



LA GUERRE EN PROVINCE. — Thionville après le bombardement.

d'hiver, sur la terre durcie par la gelée, les soldats marchaient, sûrs de vaincre. Von der Tann, s'apercevant que nos troupes ne marchent pas sur Orgères, mais passent entre Loigny et Lumeau, envoie, pour les arrêter, sa première brigade au château de Goury. Le château et le parc, fortifiés, arrêteront, en effet, un moment la marche de la division Barry. Mais les braves soldats qui la composent n'hésitent guère et se précipitent de nouveau, au pas de course. La 1^{re} brigade bavaoise, serrée de près, décimée par les mitrailleuses, va céder sous peine d'être (le mot est d'un témoin allemand) *anéantie ou prisonnière*, lorsque von der Tann envoie en hâte sa deuxième brigade pour contenir notre attaque. Deux régiments allemands se jettent dans le parc, ouvrent un feu meurtrier sur nos troupes qui, sans abri, écrasées, se troublent et se replient sur Loigny. L'amiral Jauréguiberry envoie aussitôt la brigade Bourdillon rétablir le combat. Le 39^e de marche et le 3^e bataillon de chasseurs font des prodiges ; un quart d'heure après leur arrivée, von der Tann était obligé d'envoyer la 3^e et la 4^e brigade de ses troupes au secours des deux autres. Dans le château de Goury, le général Rudolf von der Tann, frère du général en chef, crie aux Bavaois qu'il faut vaincre ou mourir. Il les

excite, il leur promet le secours des deux autres brigades. Celles-ci, se déployant dans la plaine, sont littéralement décimées par les canons du général Bourdillon, cachés au ras de terre. Elles se blottissent, éperdues, derrière les créneaux de Goury.

« Des rangées entières de nos troupes, écrit un journaliste allemand, tombaient les unes sur les autres. Notre attaque avait échoué, et les deux brigades durent retourner à leurs abris. Là elles se rangèrent de nouveau en ordre, tandis que la 2^e brigade se sépara pour marcher sur la gauche de l'ennemi, au delà de Maladrerie, et empêcher le mouvement tournant. Les 1^{re}, 3^e et 4^e brigades demeurèrent dans le parc et dans les attenants pour soutenir l'attaque de l'ennemi (les Français), qui, à chaque instant, devenait plus fort et plus indomptable.

« C'est à ce moment, continue le récit allemand, qu'un nouvel élan en avant fut tenté. L'ennemi entourait tout entier le château de Goury ; sa canonade s'étendait au-dessus de Loigny, vers Maladrerie ; le terrain des environs de Loigny était tout entier dans ses mains, et les trois brigades étaient tournées, presque cernées. Notre artillerie était en majeure partie comprise dans la ligne qui nous